

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE CYCLOGRAMMA UNIVERSEL

Journal d'Illustrations

Paraissant toutes les semaines

ART, SCIENCES VOYAGES, SPORT, MODES, HUMOUR

24 PAGES DE GRAVURES

5 cts.

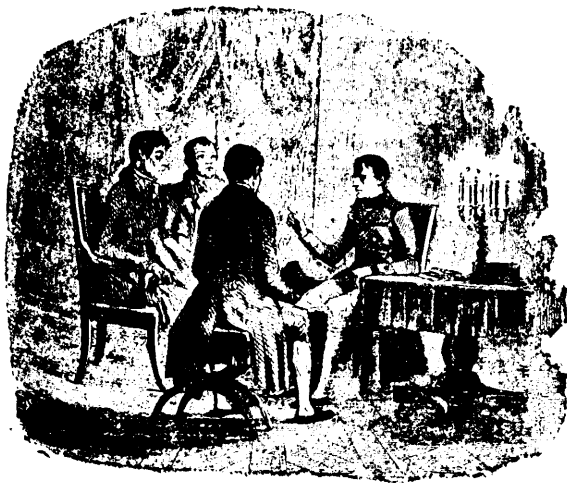
LE NUMERO

DÉPOT GÉNÉRAL

1560 RUE NOTRE DAME

En face du Palais de Justice.

MONTREAL



Vol. II - No. 16

Samedi, le 4 Juillet 1896

Impression par la Compagnie d'Imprimerie Perrault.

LE SOIR

Journal Quotidien

PUBLIÉ À MONTRÉAL

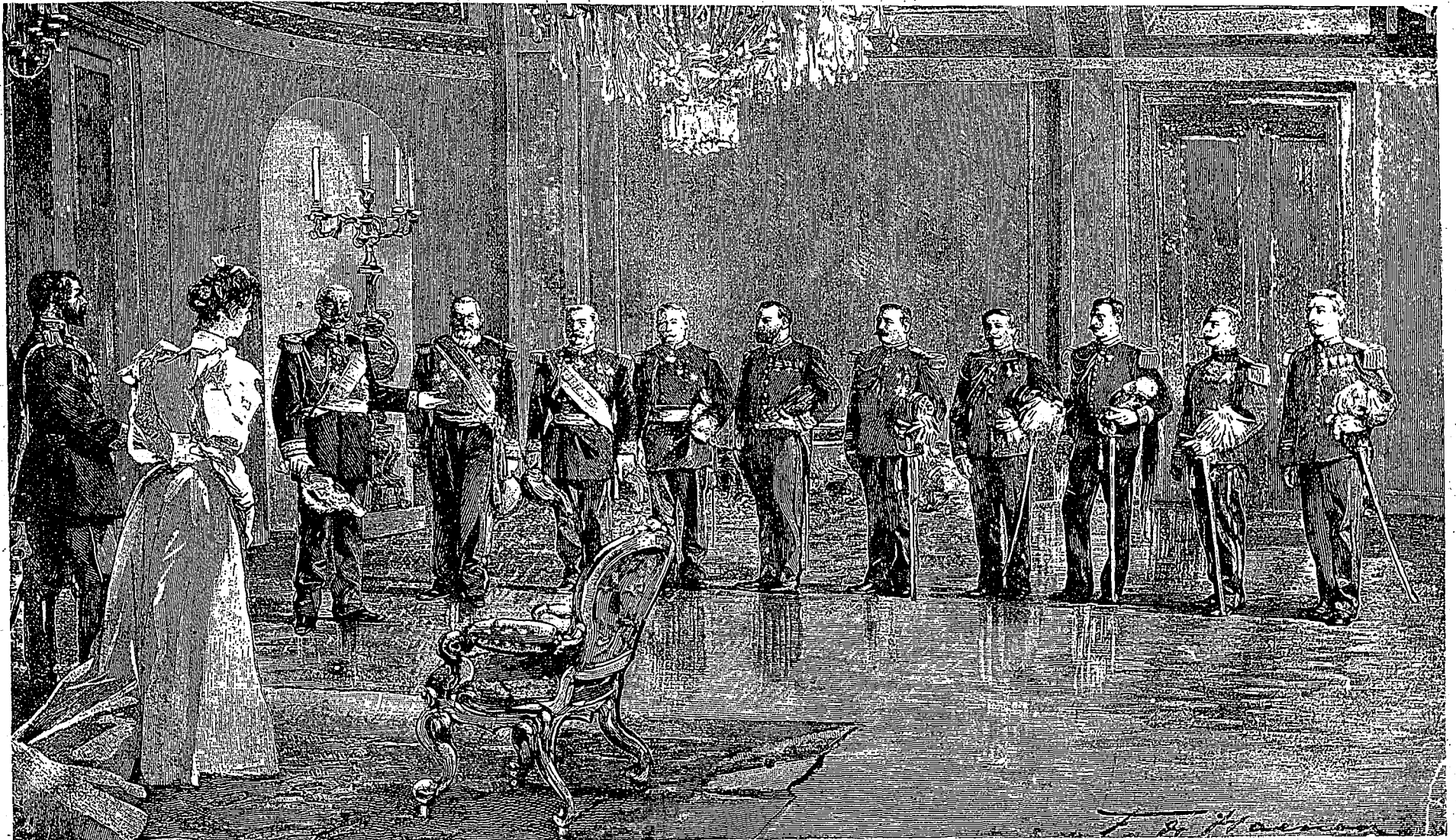
1650 Rue Notre Dame

Boite Postale



Telephone Administration 2929

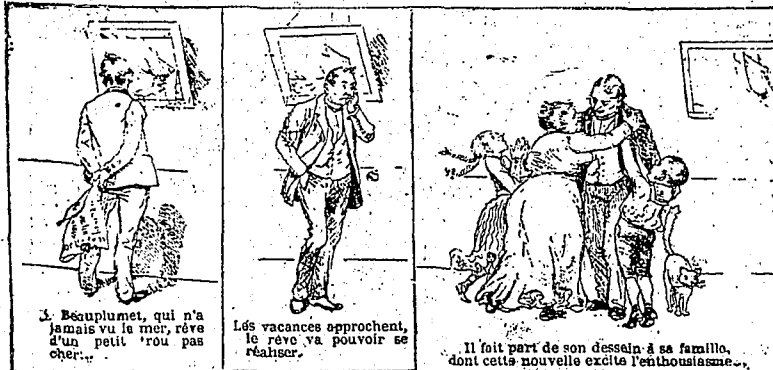
1 CENTIN LE NUMERO



Le Tsar. L'Impératrice. G^{al} de Boisdeffre. G^{al} Tournier. M. Armand Mollard. C^t Pauffin de St. Morel. C^{no} Carnot. C^{no} de Labry.
 Amiral Sallandrouze de Lamornaix. G^{al} Jeannerod. Colonel Ménétrez. C^{no} Hély d'Oissel.

LE COURONNEMENT DU TSAR.—Réception de la mission extraordinaire française par les souverains russe au Kremlin. — Dessin de M. de Haenen.

LES BEAUPLUMET AUX BAINS DE MER.



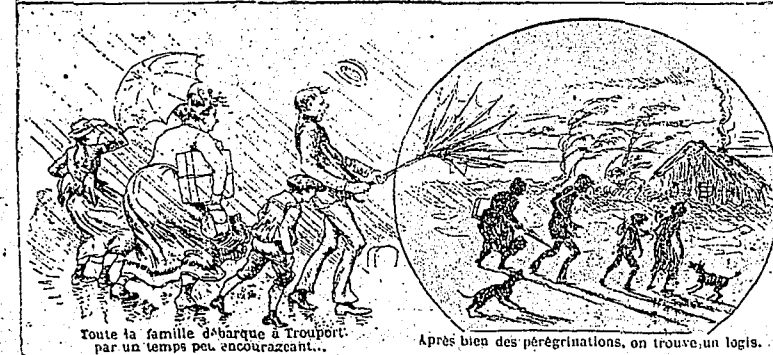
J. Beauplumet, qui n'a jamais vu la mer, rêve d'un petit 'rou pas cher...

Les vacances approchent, le rêve va pouvoir se réaliser.

Il fait part de son dessein à sa famille, dont cette nouvelle excite l'enthousiasme...



Le jour si désiré du départ arrive enfin...



Toute la famille d'barque à Troupot par un temps peu encourageant...

Après bien des pérégrinations, on trouve un logis.

Deux blessés, à l'hôpital, échangent leurs impressions :

— J'ai été écrasé, dit l'un.
— Moi aussi, répond l'autre.
— Moi, par un cabrouet.
Le second, se rengorgeant :
— Et moi, par une voiture de maître.

Deux ivrognes s'aperçoivent et engagent aussitôt une conversation qui se termine par une bruyante entrée chez un marchand de vins ; l'un d'eux commande un litre et, au moment de payer, avoue qu'il n'a pas un sou. L'autre paye d'un geste noble et lance à son compagnon cette belle apostrophe :

— Quand on a pas d'argent, on la garde et on n'invite pas les autres à la boire !

— Je vous ai demandé des bas couleur chair, et vous m'en apportez des noirs !

— Rien d'étonnant à cela, madame : monsieur les a envoyés chercher par son nègre, et celui-ci a choisi comme pour lui !

Voyage de noces.

— Quand nous entrerons dans un hôtel, il faudra nous arranger pour ne pas avoir tout de suite l'air de nouveaux mariés.

— Sans doute, ma belle ; tiens, pour commencer, porte donc ma canne et mon pardessus.



La joie empêche de dormir M. et M^{me} Beauplumet qui trouvent que le soleil tarde bien à se montrer.



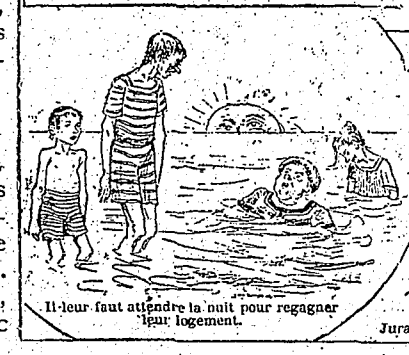
— Vois, Beauplumet, quelle étendue !
— Oui, mais que de pince perdue



L'heure du bain est venue, mais le jeune Beauplumet ne paraît pas partager l'enthousiasme paternel.



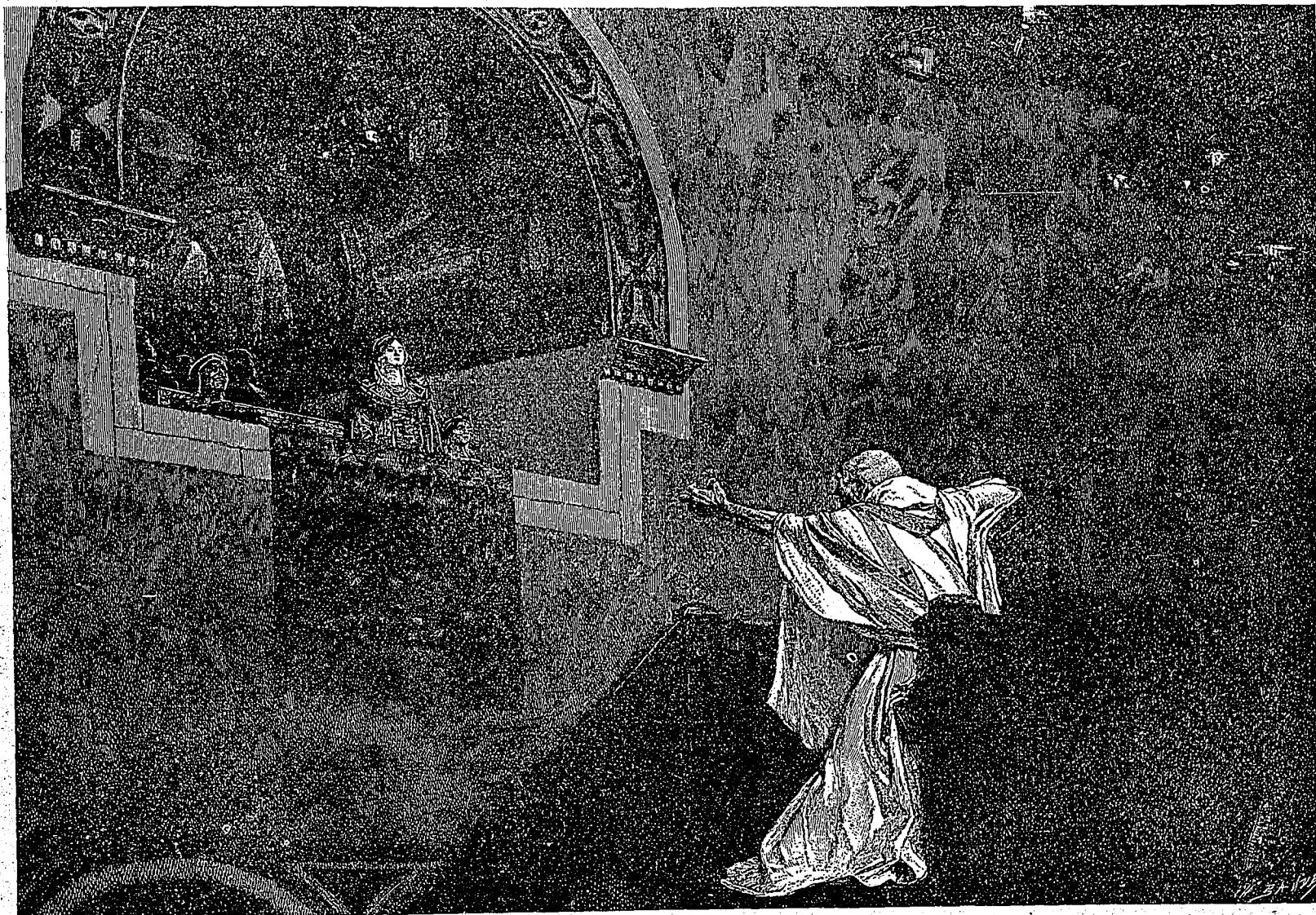
Ciel ! un flou a ramé les effets de toute la famille, comment s'en aller maintenant ?



Il leur faut attendre la nuit pour regagner leur logement.



Beauplumet... honteux et confus, jura, mais un peu tard qu'on ne l'y prendrait plus.



Saint-Jean Chrysostôme prêchant devant l'impératrice Théodora et lui reprochant ses crimes.—Tableau de J. P. Laurens.

LES JEUX POPULAIRES.

—Un vieux gâteux à une jeune fille : — Oh ! Mademoiselle j'avais quelque chose de charmant à vous dire.

— Ah ! qu'est-ce donc ?

— Hum, hum ! attendez donc, je ne me rappelle plus au juste.

— Sans doute vous vouliez me dire bonsoir !



LE JEU DE LA POËLE.



LE JEU DU FARINIER.

Petit dialogue :

— Vous êtes chauve de bien bonne heure, cher monsieur ?

— Ce n'est pas étonnant : il paraît que je l'étais déjà en venant au monde !

Un Marseillais visite Besançon.

— Voici, lui dit le cicérone, la maison où est né Victor Hugo.

— Cette baraque-là ?... Ah ! s'il était né à Marseille, vous auriez vu la belle maison que ce serait !

Madame A... à Monsieur B...

— Vous avez un bien joli mouchoir, c'est de la batiste. Pourquoi ne l'avez-vous pas fait marquer ?

— C'est inutile, je m'appelle Baptiste.

Un cocher chez une gantière :

— Je voudrais des gants.

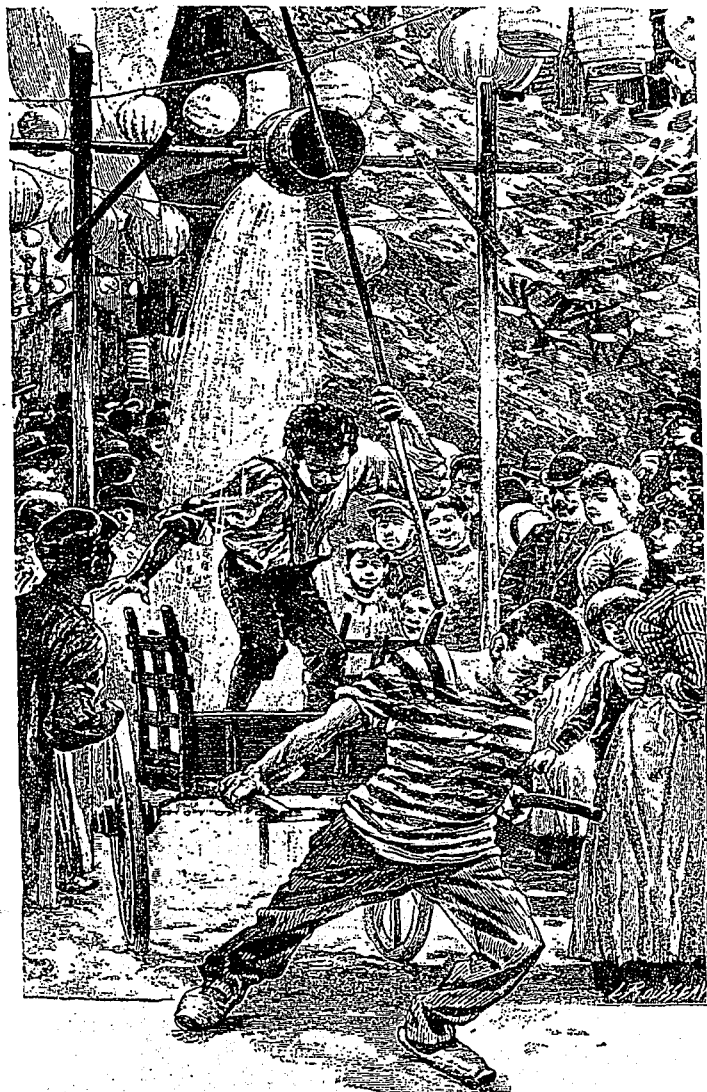
— Quel numéro ?

— 2,409.



LE JEU DES CISEAUX.

LES JEUX POPULAIRES.



Le jeu du baquet.

Les petits amusements, les jeux, sont certainement dans tous les pays la partie la plus intéressante des fêtes et des réjouissances publiques. Ces jeux ont des origines diverses, empruntés les uns aux époques les plus reculées de l'histoire grecque ou romaine, les autres aux fêtes du moyen-âge. Peu très peu de ces jeux ont une origine moderne. Laisant de côté la question historique, le *Cyclorama* se contentera de donner la description des jeux les plus en vogue et les plus amusants.

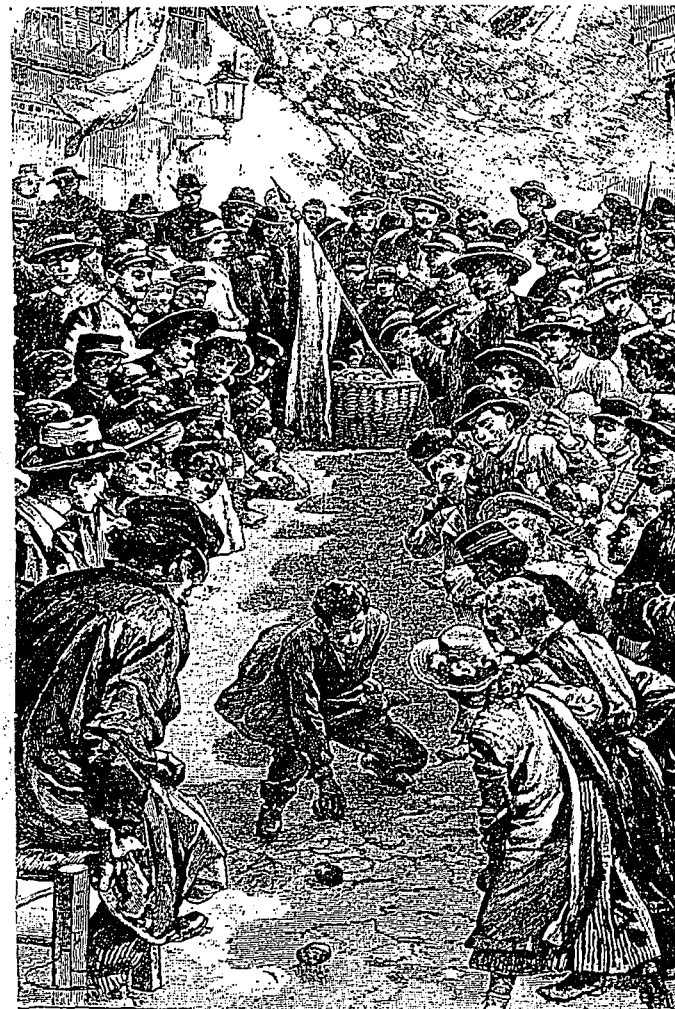
Le jeu de la poêle.—Pas très propre, mais bien amusant. Sur une poêle enduite de noir de fumée, on a collé une petite pièce de monnaie qu'il s'agit d'enlever avec la langue ou les dents. La poêle est suspendue assez haut pour que le joueur soit obligé de se hisser sur la pointe des pieds et comme il a les mains attachées derrière le dos, cet état d'équilibre invariable le pousse en avant à chaque tentative et, à la satisfaction de la galerie, la poêle lui racle la figure ou de larges traînées noires se dessinent le faisant ressembler à un nègre.

Le jeu des cis-aux.—Ce jeu est facile à comprendre. Une petite fille, les yeux bandés et une paire de ciseaux à la main, doit essayer de venir couper un fil au bout duquel est suspendu un paquet contenant des colifichets ou des friandises.

Le jeu du farinier.—Ce jeu est la contrepartie blanche, de la poêle. On installe une chaise sur une table et sur la chaise est placée un panier assez profond pour que la tête entière puisse y entrer. Au fond du panier, sous une épaisse couche de farine, se trouve dissimulé l'objet qui constitue l'enjeu et qu'il faut aller chercher avec ses dents. C'est beaucoup plus difficile qu'on ne le croit. Retenir son souffle jusqu'à ce qu'on ait du bout du nez labouré la farine est une opération des plus compliquées, et on doit s'estimer heureux quand on en est quitte avec une bonne quinte de toux.

Le jeu du baquet.—Ce jeu tient des anciennes courses de chars et du jeu de la bague. Les chars et les bagues sont remplacés par une charrette et un baquet. Dans la charrette traînée à bras est un enfant qui doit passer une longue perche dans une oreille fixée au bas d'un baquet. Le jeu est double ; le joueur devant en effet tout en mettant son moderne javelot dans le mille, échapper à ladouche qu'il occasionne en renversant le baquet.

Le jeu des pommes de terre.—Il y en a 34, ni plus ni moins, crues, posées sur le sol en pente, à une distance de 5 à 6 verges les unes des autres. On doit en courant les ramasser successivement et les porter l'une après l'autre dans le panier qui sert de but, et ce la sans se reposer, sans s'arrêter.



Le jeu des pommes de terre.

UN PHÉNOMÈNE



Hello ! qu'est-ce que c'est que cela ?

Un trait curieux et rare de dévouement conjugal.

L'aéronaute Harris faisait aux environs de Londres une ascension en compagnie de sa femme. En l'air la soupape se détraqua, l'étoffe se déchira, l'aérostat descend avec la rapidité d'une pierre qui tombe.

Pour enrayer la chute terrible, l'écrasement inévitable sur le sol, Harris jette hors de la nacelle, les vivres les instruments, les habits. Le ballon descend toujours. Mme Harris pousse des cris effrayants. Mais quel secours attendre dans la région des oiseaux ?

Enfin n'ayant plus rien à délester, Harris em-

brasse sa femme, enjambe la nacelle et se lance dans le vide... L'ange du sacrifice, cet époux aérien !

Le ballon allégé atterrit doucement à terre, et l'épouse, ainsi sauvée, peut se remarier quelque temps après avec le meilleur ami de son mari.

Sur la rue, un flâneur accoste un ami pressé :

--Comment allez-vous ?...

--Très vite !... répond l'autre sans s'arrêter.



Ce n'est que l'oncle Benjamin qui marche devant son âne.

Le jeu de l'atavisme.

Le gros X... dont les ancêtres ont fait fortune dans le commerce des *futailles*, est aujourd'hui membre de plusieurs *cercles*.

UN POSEUR



--Ce n'est peut-être pas aussi commode qu'un sac, mais ça fait croire que je suis un champion du *foot-ball*.

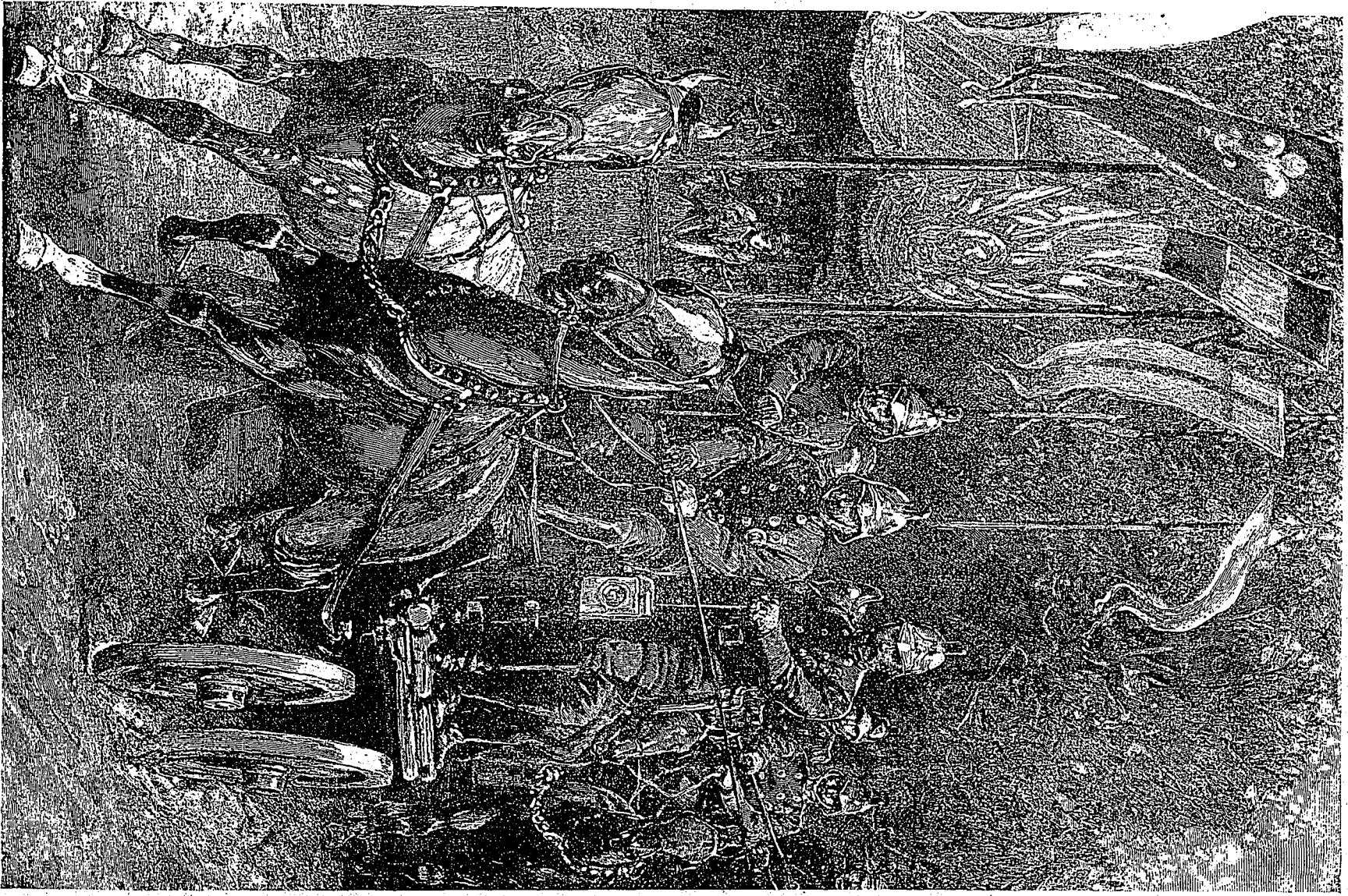
Jeanne B... est, on le sait, d'une corpulence fantastique.

--Je veux savoir mon poids exact, disait-elle hier, et je vais me peser à une balance automatique.

--Ça vous avancera bien ! ces balances ne vont que jusqu'à 125.

Mais Jeanne après avoir réfléchi :

--Eh bien ! je mettrai quatre sous au lieu de deux.



Le Concours des Pompiers à Londres.—Le Défilé.



—C'est-y ben à vous vos cheveux?... parce que si, des fois, vous veniez à perdre pie, faudrait pas qu'vot' chignon me reste seul dans les mains

—C'est-t'y drôle, tout de même, que vous veniez de si loin pour prendre des bains, quand nous, qu'avons la mer à not' porte, nous n'en prenons jamais.

Grosse mère par temps calme.



—Au nom de notre enfant, Adalbert, ne va pas dans ce bateau, tu pourrais te noyer!
—Mais non, Pulchérie..., ça me connaît.
—Eh bien! laisse-moi, au moins, ta montre et ta chaîne!...

—Je ne connais rien au monde de plus splendidement beau que la mer!
—Décidement, mon cher, vous n'êtes pas galant!

—Aurons-nous une belle-mer aujourd'hui.
—J'sais pas j'ai enterré la mienne ce matin.



Pour fuir ses créanciers.

Pour rejoindre sa clientèle.

Pour convoler en quatrième noces.

Par chic.

Pour soigner sa pauvre petite santé.

Parce qu'on lui a assuré qu'elle lui donneraient une seconde jeunesse.

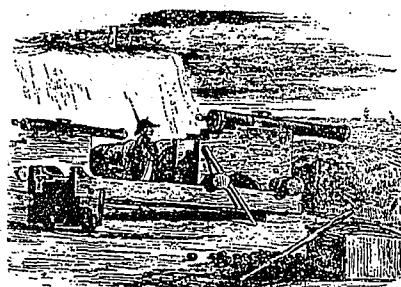
—Ah! mon cher, je viens de boire un bouillon!...

—Qu'est-ce que c'est à côté de celui que tu as fait boire à tes actionnaires?

HISTOIRE POPULAIRE DE NAPOLEON I^{er}

Racontée par un Vieux Soldat.*

MARENGO.



Ces sept à huit mille hommes sont la force la plus solide de l'armée, et auront les principaux honneurs de la campagne. De Lausanne à Saint-Pierre, village au pied du Saint-Bernard, le chemin est praticable ; à Saint-Pierre, la difficulté commence. Pour l'artillerie en particulier, elle eût dû paraître insurmontable ; il avait été pourvu à tout par la prévoyance des généraux Gassendi et Marmont qui appartenaient à cette arme. Des milliers de petites caisses remplies de munitions pour les pièces, et de cartouches pour les soldats, des forges, les instruments nécessaires aux divers services, furent transportés à dos de mulet ; on démonta les affûts, les caissons, les voitures : partie fut chargée de même sur des mulets, partie sur des traîneaux. Chaque bouche à feu, détachée de son attirail, fut placée dans un tronc d'arbre habilement creusé ; soixante, cent soldats s'attelèrent gaiement à chacune de ces bouches à feu et enlevèrent à force de bras ces lourdes masses, dont le poids, diminué par moment quand le terrain se trouvait plus égal, se multipliait souvent par les aspérités à pic de la montagne. La confiance de l'armée dans son chef,

l'audace de l'entreprise, la nouveauté des expédients, la généreuse rivalité des inventions, l'espoir orgueilleuse de regagner, par une courte campagne, tout ce que la France avait perdu dans une longue année de malheurs, faisaient de cette tentative inouïe une sorte de fête militaire pour les soldats comme pour les généraux. La musique des régiments animait la marche par des airs joyeux ou guerriers. Quand le chemin devenait plus difficile ou plus périlleux, les tambours battaient la charge ; c'était l'escalade du temple de Gloire ! Les



KLÉBER—Kléber, fils d'un maçon est né à Strasbourg en 1753. Il s'engagea en 1792, devint rapidement général. Il mourut assassiné au Caire le 14 juin 1800, le jour de la bataille de Marengo. Le général Kléber fut l'un des généraux les plus célèbres de la République.

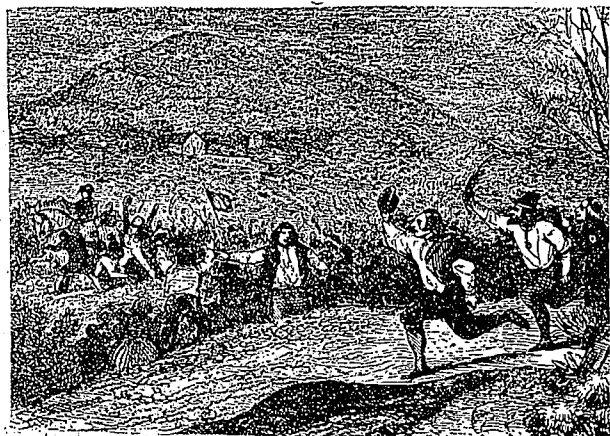
moines, approvisionnés par les soins de Napoléon, distribuèrent eux-mêmes d'abondantes rations aux troupes : du pain, du vin et du fromage étaient un banquet magnifique, pour une armée, sur le sommet du Grand Saint-Bernard !

Le premier Consul est arrivé à la cime des Alpes. Est-ce là ou sur quelque autre point que passèrent Annibal, César et Pompée ? On connaît les difficultés qu'eurent à vaincre deux de nos rois, Charlemagne, par le mont de Cenis, François I^{er}, par la vallée de la Stura ; mais quelle trace ont laissée après eux Pompée, César et Annibal, François I^{er} et Charlemagne ? Vainement on chercha l'empreinte de leurs pas ; cette enceinte doit être effacée par la neige ou le vent du lendemain. Devant Napoléon seul les Alpes s'abaissèrent ; seul il sut en aplanir les sommités et en combler les abîmes.

Le 16 mai, le général Lannes étaient entré, avec son avant-garde, dans Aoste : dès le lendemain, les combats commencèrent. La défense de la vallée avait été confiée à quatre ou cinq mille Autrichiens placés à Châtillon ; ce corps fut battu, perdit plusieurs pièces de canon, quelques centaines de prisonniers, et se retira en désordre. Encouragées par ce premier succès, nos troupes poursuivent leur marche avec confiance, lorsque tout à coup elles sont arrêtées par un obstacle qui semble accuser l'imprévoyance de Napoléon : c'est le fort de Bard, dont on avait ignoré l'avantage de la position, la direction calculée de ses batteries, et l'impossibilité de l'emporter de vive force.

Entre deux montagnes à peine séparées l'une de l'autre, et au pied desquelles se trouve la petite ville de Bard, que traverse la Dora, s'élève un rocher de forme pyramidale, et sur ce rocher apparaît ce fort, presque inconnu jusqu'à nos jours, mais destiné à devenir fameux, puisqu'il faillit arrêter César et sa fortune. La ville fut emportée, et les Autrichiens se retirèrent dans le fort : ce n'était qu'un demi-triomphe. On fut réduit à tailler le roc comme Annibal ; on ouvrit dans le rocher d'Albaredo une espèce d'escalier par lequel on fit filer les hommes et les chevaux. Pour l'artillerie, ce

* Voir le Cyclorama Universel, depuis le No. 12 (7 Déc. 1895.)



Les Italiens acclamant Napoléon.

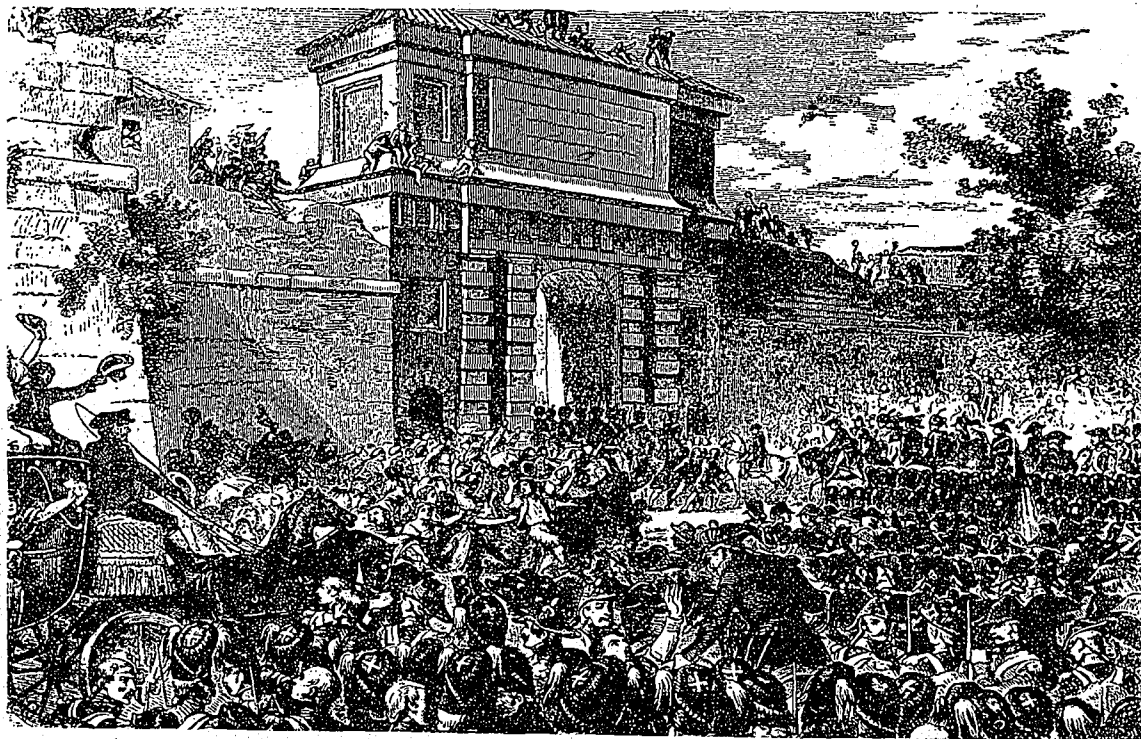
chemin était impraticable. La nécessité commandait, le péril ne pouvait être évité; on dut se borner à le restreindre. Les roues des voitures et des caissons furent entourées de paille, le chemin fut couvert de fumier et de tout ce qui pouvait amortir le bruit du transport; et, grâce à cette précaution l'artillerie passa pendant la nuit, non sans perdre quelques braves atteints par la mitraille que, dans l'obscurité, le fort lançait au hasard. Le commandant du fort, complètement trompé par ce stratagème, s'était flatté auprès de Mélas d'empêcher qu'il y arrivât de l'artillerie française.

Dans la position où se trouvait Napoléon, plusieurs partis à suivre s'offraient à son choix: le plus audacieux, et peut-être par cela même le plus prudent, fut celui qu'il adopta. Il se jeta dans la Lombardie. Vainement Mélas voulut empêcher nos troupes de franchir le Tésin; ce passage fut forcé. Le 1er Juin, le général Lannes s'empara de Pavie, et le 2, Napoléon entra dans Milan. Les Milanais étonnés avaient peine à en croire leurs yeux; jamais peuple ne passa plus inopinément du sommeil de la servitude à une existence politique: la république cisalpine fut une seconde fois proclamée.

Tandis que le premier Consul recevait à Milan les hommages de la reconnaissance, l'activité de ses mouvements n'était pas interrompue. Le 4 juin, la division Duhesme occupait Lodi; peu de jours après, elle s'empara de Crémone et jetait l'alarme jusque dans Mantoue. D'un autre côté, Murat s'était porté sur Plaisance, et, après quelques combats livrés aux portes mêmes de la ville, il en était resté maître. La veille, le général Lannes avait passé le Pô à Belgioso, auprès de Pavie, avec son avant-garde et le gros de l'armée; enfin, le 8 juin, Napoléon, faisait défiler devant lui le corps du général Moncey. L'armée de réserve était donc toute entière arrivée à sa destination; elle s'élevait,

dans sa totalité, à près de soixante mille hommes. C'était avec cette seule force qu'elle allait avoir à lutter contre une armée supérieure du double.

A son départ de Milan, le 8 juin, Napoléon, pouvait former les plus brillantes espérances. Débloquent Gênes surtout était une chance des plus probables, et Masséna aurait, avec les braves qui lui restaient, mis un grand poids dans la balance: il était trop tard. Après les affaires les plus brillantes pour lui-même et pour le général Soult, après des épreuves plus pénibles que celles du champ de bataille, les souffrances et la mortalité produite par la famine, Masséna cédant à une nécessité irrésistible, avait, non pas capitulé (il en



Entrée de Napoléon à Milan le 2 Juin 1800.



Napoléon faisant défilér devant lui la division du général Lannes.

avait repoussé le mot seul avec indignation) mais consenti à sortir de Gênes avec armes et bagages.

Cet incident inattendu changeait singulièrement la situation de l'armée française, en lui ôtant l'espoir d'un puissant renfort. Le général Ott, avec lequel Masséna avait traité le 4 juin, était venu en deux marches à Tortone, et avait poussé son avant-garde jusqu'à Plaisance, se flattant d'arriver lui-même assez tôt pour empêcher les Français de passer le Pô. Son projet ayant échoué, ce général avait pris une bonne position à Montebello, avec la résolution de combattre sur ce terrain. Cette résolution ne pouvait que convenir à l'armée française, qui devait trouver dans des engagements partiels plus de chances heureuses ; le général Lannes n'était pas homme non plus à refuser le combat ; mais n'ayant avec lui que huit mille hommes contre vingt mille, il n'avait pas intérêt à commencer l'affaire. Il fut prévenu. Cette journée fut une des plus glorieuses de la campagne, surtout pour ce général, qui, seul pendant plusieurs heures, fit des prodiges, jusqu'à ce que, vers midi, l'arrivée du général Victor décidât complètement la victoire. Le général Ott eut trois mille hommes tués, et laissa cinq mille prisonniers entre les mains des Français.

En marchant sur Stradella, le premier Consul

traversa le champ de bataille de Montebello. Trouvant les églises encore pleines de mourants et de blessés :

— Diable ; dit-il à Lannes qui lui servait de cicérone, il paraît que l'affaire a été chaude !

— Je le crois bien, répondit celui-ci ; les os craquaient, dans ma division, comme la grêle qui tombe sur les vitrages.

Dans ce combat de Montebello sortira, pour le général Lannes, le titre de duc de Montebello, que,



Bataille de Montebello.



Sur la route de Marengo.

depuis, tant d'autres beaux faits d'armes ont encore illustré. Les deux jours suivants furent employés par Napoléon à concentrer son armée, et le 11 il arriva à Stradella, où il fut rejoint par Desaix.

Parti d'Egypte avec des passeports du commodore Sydney-Smith, ce général n'en avait pas moins éprouvé de la part de l'amiral Keith, les traitements les plus injurieux. Débarqué à Livourne, il s'était hâté, aussitôt sa quarantaine finie, d'accourir auprès du premier Consul pour partager la gloire et les périls de l'armée. Réunis tous deux sur un terrain nouveau, Napoléon et Desaix passèrent une grande partie de la nuit à s'entretenir et de l'Egypte, et des Anglais, et des Turcs. Les talents et l'ardeur de Desaix ne pouvaient pas rester oisifs, le premier Consul mit sous son commandement les divisions Boutet, Monnier, et Lapoype. Cependant, des soixante mille hommes dont l'armée se composait, la moitié se trouvait en dehors de l'action principale : le général Thurreau était dans la vallée de Suze ; la division Chabrand, laissée au siège du fort de Bard, avait rempli sa mission en huit jours. Une pièce de canon montée sur le clocher d'Albaredo avait servi à ouvrir la brèche et contraint la garnison à capituler. Un clocher changé en batterie, et lançant des boulets



Le Premier Consul.—Esquisse par David.

contre un fort, est une des singularités des dernières guerres, si fécondes d'ailleurs en étranges innovations. Duhesme, avec sept à huit mille hommes, bloquait le château de Plaisance. D'après cette dissémination forcée, Napoléon ne pouvait mettre en ligne trente mille hommes à peu près. Les deux armées étaient ainsi en présence sur la rive-droite du Pô, dans un sens inverse de l'ordre naturel, les Autrichiens adossés à la France, les Français aux positions autrichiennes.

Quoiqu'il existât pour Mélas plusieurs moyens d'accabler son ennemi de tout le poids de ses forces rassemblées, ce général choisit entre tous le plus

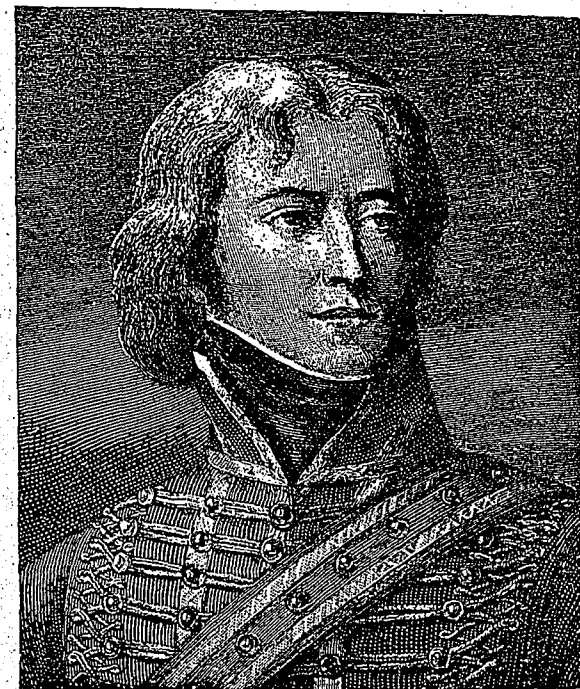
téméraire, celui de s'ouvrir un passage sur le corps de l'armée française. Cette confiance n'avait rien de présomptueux : son armée, pourvue d'une nombreuse artillerie, montait à plus de quarante mille combattants, tous soldats éprouvés et fiers encore des succès de la dernière campagne. Le 12 juin, l'armée française passa la Scrivia ; des détachements de cavalerie légère ayant, par ordre de Napoléon, battu la plaine qui s'étend entre cette rivière et la Bormida, reconnurent que le village seul de Marengo était occupé par un corps ennemi qui paraissait être de quatre à cinq mille hommes. Le général Victor fit enlever le village, repoussa le corps autrichiens jusqu'à ses retranchements ; mais il fut obligé de s'arrêter devant l'artillerie des têtes de pont établies sur le Bormida. Après avoir, pendant quatre heures, résisté au feu de l'artillerie ennemie, Victor, obligé d'abandonner le village de Marengo, parcourut dans sa déroute, un espace d'environ deux lieues avant de pouvoir rallier ses troupes en désordre. Le général Lannes, qui s'était porté à sa droite pour le soutenir, repoussa d'abord l'ennemi ; mais à son tour, il dut faire un mouvement rétrograde : ce mouvement fut admirable. Attaqué par la plus grande partie de l'armée autrichienne, si ce général recule, il recule en héros ; il ne cède que le terrain qu'il ne veut pas garder ; il met trois heures à parcourir un espace de trois de lieue en arrière. Napoléon venait de mettre en jeu toute sa réserve. Les neuf cents grenadiers de la garde consulaire, placés dans une position bien choisie, formèrent comme une redoute vivante que les Autrichiens n'osèrent laisser derrière eux, et contre laquelle le général Elsnitz, commandant de la cavalerie légère, perdit en inutiles efforts un temps qu'il eût pu employer à compléter la déroute des corps en retraite. Le général Carra-Saint-Cyr, avec le reste de la réserve, disputait à l'ennemi et finit par conserver le village important de Castelletto. Enfin, vers trois heures après-midi, on vit arriver les premiers régiments des divisions du général Desaix. L'ennemi croyait la bataille gagnée, et Mélas, rentré dans Alexandrie, laissant à son chef-d'état-major, le général Zach, le soin de re-

cueillir le fruit de la victoire. Présomption fatale ! la bataille gagnée n'était qu'une bataille d'attente ; c'est maintenant que la véritable bataille commence.

Napoléon a fait de nouvelles dispositions ; tous les corps sont prêts pour un mouvement combiné ; les divisions de Victor se sont elles-mêmes ralliées et vont rentrer en ligne ; partout où le premier Consul a paru, les esprits se sont ranimés.

—Soldats, s'écrie-t-il au milieu des boulets qui soulèvent la terre sous le ventre de son cheval, c'est assez reculer) marchons en avant ! vous savez que j'ai pour habitude de toujours coucher sur le champ de bataille !

Dans ce moment s'avancait avec l'orgueil d'un succès assuré, une colonne de cinq mille grenadiers



Le général Richepanse, né en 1770, mort en 1802.

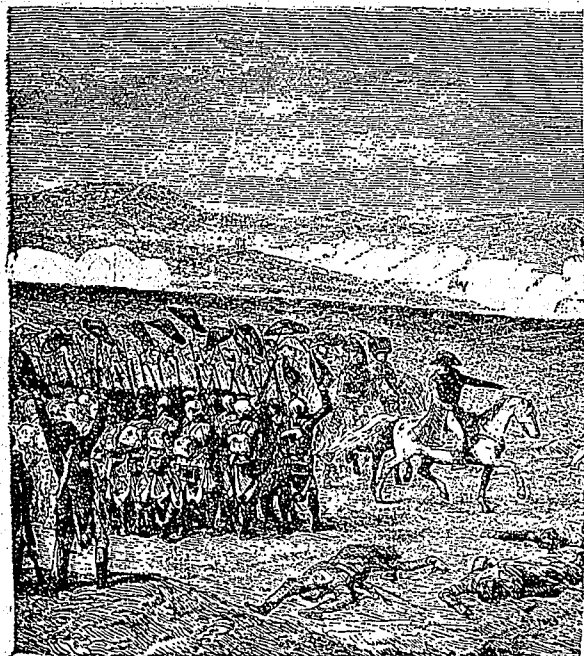


Napoléon arrêtant un mouvement de retraite à Marengo.

hongrois conduite par le général Zach, et destinée à consommer la défaite de l'armée française ; Desaix marche à sa rencontre. Au moment de toucher les rangs autrichiens, il démasque une batterie de quinze pièces de canon, dont l'explosion inattendue déconcerte et rend un moment immobile la tête de la colonne autrichienne. Desaix a saisi l'instant ; il commande sa charge, il va se précipiter sur l'ennemi ; une balle le frappe au milieu de la poitrine, et il tombe dans les bras du colonel Lebrun, aide-camp de Napoléon, en prononçant ces belles paroles gravées depuis sur le monument de la place Dauphine :

—Allez dire au premier Consul que je meurs avec le regret de n'avoir pas assez fait pour la postérité.

En apprenant cette funeste nouvelle, Napoléon s'écria :



Soldats, marchons en avant !

—Ah ! pourquoi ne m'est-il pas permis de pleurer !
Cependant chaque soldat ressent le coup dont il vient d'être atteint par la mort d'un général qui lui est si cher ; sa mort sert encore sa patrie ; elle double l'ardeur des troupes, et joint à leur courage naturel la soif de la vengeance. Napoléon a vu le moment où la colonne ennemie allait être ébranlé ; huit cents hommes de grosse cavalerie, commandés par le général Kellermann, tombent sur son flanc gauche avec une irrésistible impétuosité, et achèvent l'ouvrage si bien commencé par l'infanterie. Les cinq mille grenadiers sont rompus, séparés par pelotons, enveloppés de toutes parts, et faits prisonniers avec le général qui les commande. Ce retour de fortune a décidé du reste de la journée. Le village de Marengo a été repris ; l'infanterie, la cavalerie autrichiennes, tout en combattant, se pressent surtout d'assurer leur retraite. L'action dura jusqu'à dix heures du soir. Il resta entre les mains des vainqueurs six mille prisonniers, huit drapeaux, vingt bouches à feu et une grande quantité de bagages. Le nombre des tués et des blessés avait été à peu près le même relativement aux forces respectives. Malgré la déroute de l'armée autrichienne, l'arrêt de la victoire pouvait n'être pas irrévocable, et Napoléon croyait avoir à l'acheter par un nouvel effort. Il s'y dispose ; il prépare tout pendant la nuit pour forcer, à la pointe du jour, le passage de la Bormida. Déjà la fusillade commence, lorsqu'un parlementaire autrichien vient proposer une suspension d'armes, qui est acceptée, et le jour même, se conclut la convention fameuse qui remet aux Français douze places fortes, délivre de la présence des Autrichiens le Piémont, Gènes et la république cisalpine, rejette l'armée ennemie derrière Mantoue. Les châteaux et les places remis à notre armée étaient ceux de Tortone, d'Alexandrie, de Milan, de Turin, de Plaisance, de Coni, de Ceva et de Savone, la ville de Gènes et le fort d'Urbino.

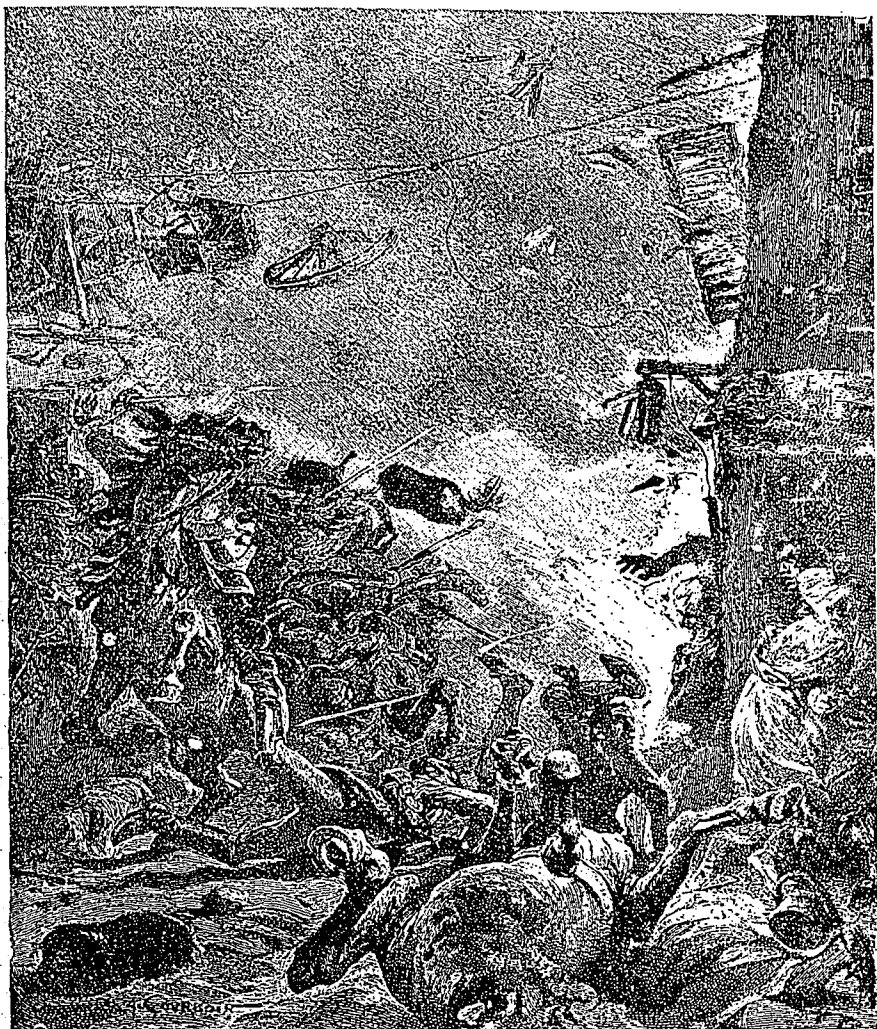
Tandis qu'à Marengo, le soir, la fortune finissait par trahir avec éclat les drapeaux autrichiens qu'elle avait favorisés une grande partie du jour, des courriers du commerce apportaient à Paris la nouvelle



La mort de Desaix.

de l'échec qu'avait d'abord essuyé l'armée française. Aussitôt toutes les nuances d'opinion s'agitent ; les républicains surtout se mettent en mouvement ; ils forment des projets, bâtissent des plans sur l'hypothèse de la ruine du nouveau Cromwell, comme ils ont coutume de désigner Napoléon ; ils jettent les yeux sur Moreau, sur Lafayette et sur le ministre de la guerre Carnot. Cependant les plus circonspects engagent les autres à ne rien précipiter, et à s'abstenir de toute mesure prématurée. Un jour de plus doit apporter de nouvelles lumières. La prudence était de saison, car le lendemain vit paraître un message d'une toute autre nature : la convention d'Alexandrie. " J'espère, " écrivait le premier Consul, que le peuple français " sera content de son armée ! " Le peuple français était fier de son armée et du général qui l'avait conduite à la victoire. L'ivresse était universelle ; et, sans doute, les mêmes hommes qui par exaltation de sentiments politiques, avaient désiré le renversement du premier Consul vaincu, applaudirent de bonne foi au succès du général vainqueur.

Une vive douleur se mêla cependant à la joie publique : la perte de Desaix fut vivement sentie. Toute victoire à un tel prix est toujours chèrement achetée ; car nul autre général peut-être n'était autant que lui estimé des citoyens. Il n'était à l'ar-



La machine infernale : Explosion rue Saint-Nicaise à Paris le 24 Décembre 1800.



L'assassinat du général Kléber au Caire, 14 Juin 1800.

mée d'Italie que depuis trois jours. A son retour d'Egypte, il avait écrit à Napoléon : " Ordonnez-moi de vous rejoindre ; général ou soldat, que m'importe, pourvu que je combatte près de vous ? " Un jour sans servir la patrie est un jour retranché de ma vie." Le matin de la bataille, il avait comme un pressentiment de sa fin prochaine ; il disait à ses aides-de-camp Rapp et Savary, que Napoléon attacha le soir même à sa personne :

"Voilà longtemps que je ne me bats plus en Europe ; les boulets ne me connaissent plus, il m'arrivera malheur."

Le même jour, et pour ainsi dire à la même heure, dans une autre partie du monde, tombait, sous le poignard d'un assassin, l'illustre Kléber, son ami, couronné des lauriers d'Héliopolis ; mais Napoléon n'était plus là ; l'Egypte fut perdue pour la France.

C'était le 15 mai que l'avant-garde de l'armée de réserve avait touché le sol de l'Italie ; un mois après, le 15 juin, elle avait achevé sa glorieuse mission. Napoléon rentra à Milan le 17 juin, pendant



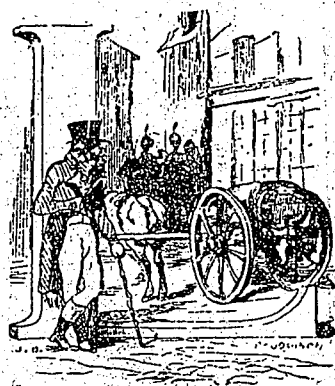
la nuit. Il trouva la ville illuminée et livrée à l'allégresse ; et, le lendemain, le vainqueur de Marengo ne put faire un pas dans Milan sans être aussitôt entouré par les flots d'une population reconnaissante qui faisait retentir l'air des cris de *vive Bonaparte ! vive le libérateur de l'Italie !* Après avoir pourvu aux besoins les plus pressants de l'armée, Napoléon revint à Paris au milieu des acclamations populaires. Dans sa course, il ne s'arrêta qu'un moment à Lyon pour poser la première pierre de la reconstruction de la place Bellecour ; et, de la

même main qu'il avait brisé, au dehors, les remparts ennemis, il releva nos cités, en faisant disparaître, dans l'intérieur, les traces de nos guerres civiles. Son entrée dans la capitale eut lieu le soir ; mais lorsque, le lendemain, les Parisiens apprirent son retour, il se portèrent en masse aux Tuileries avec de tels cris et un si grand enthousiasme, que le jeune vainqueur de Marengo fut forcé de se montrer sur le balcon.

A Sainte-Hélène, vingt ans après cette franche manifestation de la joie populaire, en racontant à ses compagnons d'exil combien il avait été fêté ; Napoléon laissa échapper ces paroles, qui peignait le doux souvenir qu'il en gardait encore :

— Hélas ! ce fut un bien beau jour pour moi !

Immédiatement après le triomphe de Marengo, l'armée d'Allemagne avait répondu dignement aux succès de l'armée d'Italie : Moreau, victorieux à Hochstett, vengeait la gloire nationale du grand revers éprouvé par les armes de Louis XIV, et bientôt la victoire de Hohenlinden, qui conduisit l'armée de Moreau à vingt lieues de Vienne, ne laissa plus à l'Empereur d'Allemagne d'autres ressources qu'une prompte paix, qui fut conclue à Lunéville le 9 février 1801.



A victoire et la paix ne furent pas les seuls liens qui rattachèrent les esprits au premier Consul ; l'administration intérieure du pays était encore dirigée par lui, dans l'intérêt de la gloire et de la prospérité nationales. Cette heureuse situation des choses ôta toute espérance aux divers partis qui, dans un but d'intérêt personnel, désiraient encore des révolutions ; mais la vie du premier Consul était la seule garantie de repos et d'avenir pour le pays, et cependant cette précieuse

vie, était menacée : les conspirations marchaient dans l'ombre.

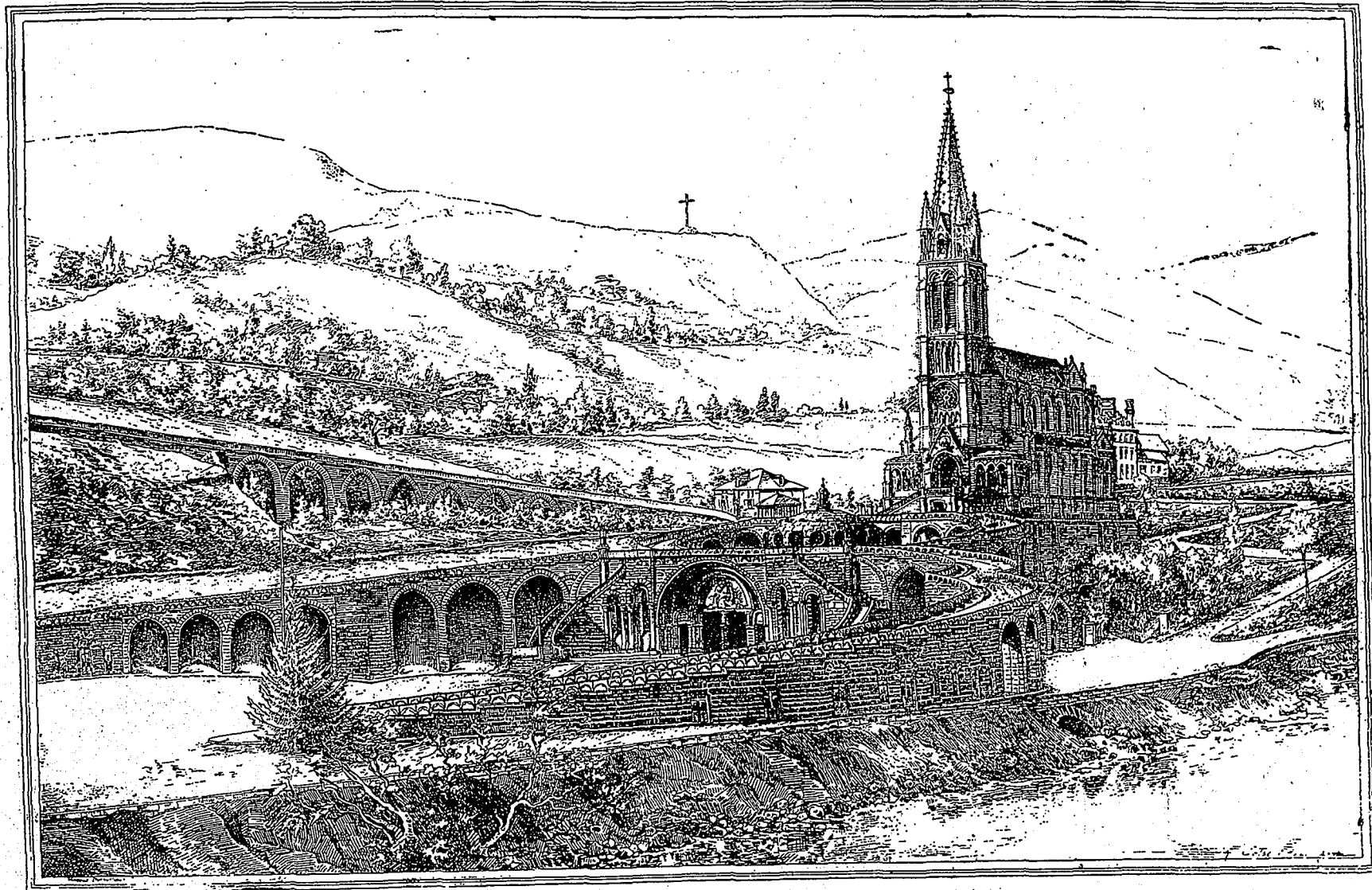
Une après-dînée du mois de décembre 1800, Napoléon manifesta à Joséphine le désir d'aller au théâtre de la République (l'Opéra) avec elle et ses deux enfants, Eugène et Hortense. Le jour est choisi et fixé au surlendemain. En même temps, il lui recommande de se tenir prête à sept heures et demie. L'heure du dîner doit être avancée à cet effet.

C'était le 3 nivôse (24 décembre) : on donnait le grand *Oratorio* de la *Création* d'Haydn ; madame Bonaparte était au salon avec sa belle-sœur, madame Murat, le général Lannes, Bessières, et l'aide-de-camp de service, le capitaine Lebrun. Quelques instants après, Duroc vint annoncer que son général, ne voulant pas attendre, va partir sur le champ, en emmenant avec lui Lannes, Bessière et Lebrun, et s'offre de remplacer Bessière auprès de ces dames, on l'accepte.

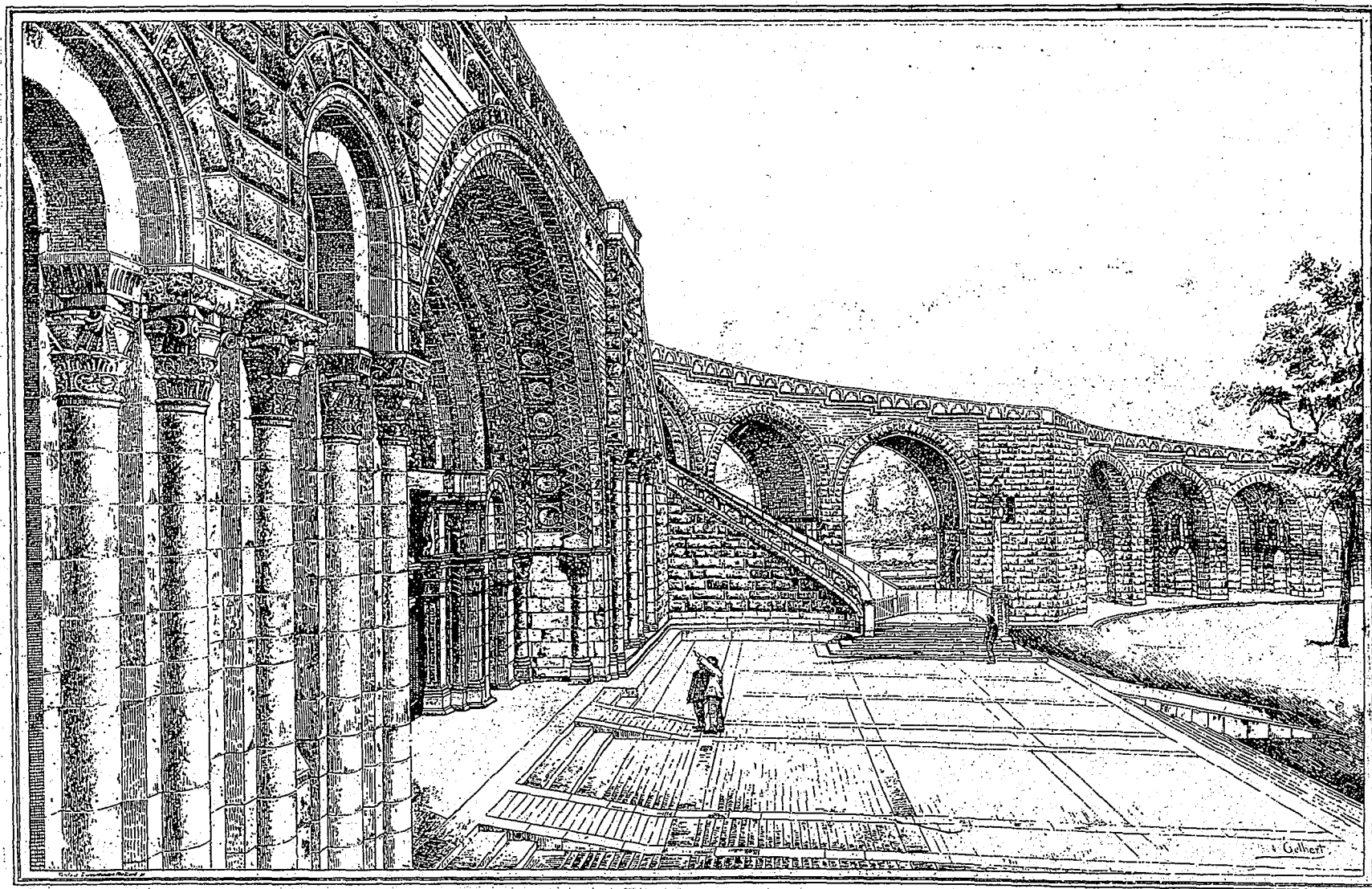
Cinq minutes s'étaient à peine écoulées, que Joséphine aperçoit la voiture dans laquelle était son mari, déboucher rapidement dans le Carrousel.

— Et vite ! et vite ! Hortense, s'écrie-t-elle, donne-moi mon châle ; voilà Bonaparte déjà parti ; je voudrais arriver en même temps, que lui.

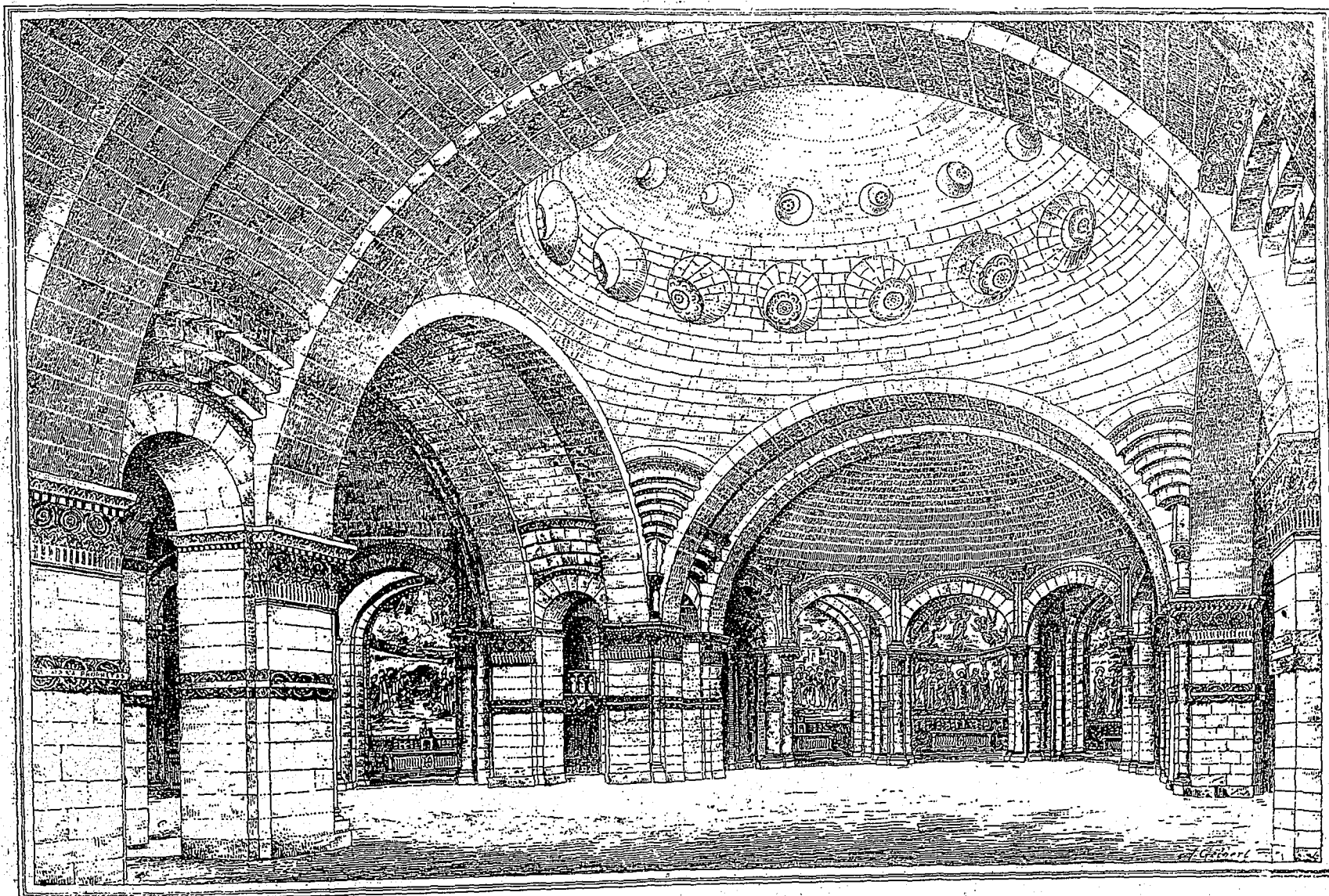
Une femme de chambre lui apporte un cache-mire qu'elle avait reçu récemment de Constantinople ; elle le jette négligemment sur ses épaules ; puis, saisissant ses gants et son éventail, elle se hâte de descendre et monte en voiture. Celle où est Napoléon était déjà parvenue à l'extrémité du Carrousel, quand tout à coup une explosion terrible se fit entendre !... c'est celle causée par la *machine infernale* de la rue Saint-Nicaise, à laquelle Napoléon, comme on sait, n'échappa que par miracle. Saint-Régent, un des principaux conjurés, s'étaient placé au milieu de cette rue ; un grenadier de l'escorte, le prenant pour un véritable porteur d'eau qui, par entêtement, ne voulait pas se ranger avec son tonneau, lui appliqua sur les épaules quelques légers coups de plat de sabre qui le firent s'éloigner. Napoléon passa ; l'explosion n'eût lieu qu'après. (à continuer.)



FRANCE—Lourdes—L'église du Rosaire—Vue d'ensemble, prise du Gave.



FRANCE - LOURDES - Église du Rosaire - Vue du Perron et du Porche.



FRANCE—LOURDES—Église du Rosaire—Vue intérieure.



— Je suis Chapouet.
— Toujours le dernier de ta classe, le plus bavard et le plus bête!.. T'as pas changé..

— Moi, j'ai remis ma tunique de collégien pour qu'on me reconnaisse plus facilement..



— C'est dans cet état que tu reviens de ton congrès contre l'abus de l'alcool?
— J'vas t'dire, bichette.., on a voulu se rendre compte de l'effet que ça produisait, et alors!..



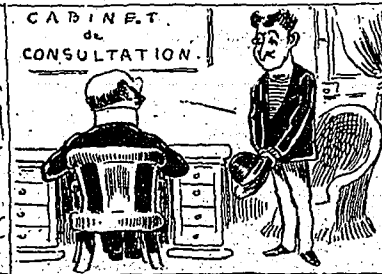
— Comment!.. trois robes de deuil?.. mais nous n'avons perdu personne!..
— Non, mon ami.. mais le mois dernier tu étais si malade!



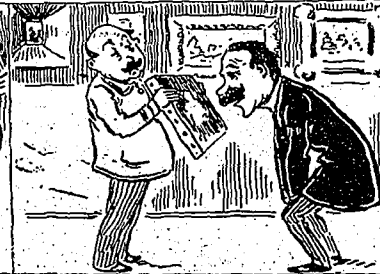
— Tenez! ma fille encore un de vos cheveux noirs.
— J'peux pourtant pas en acheter des blonds exprès pour le potage de Monsieur?



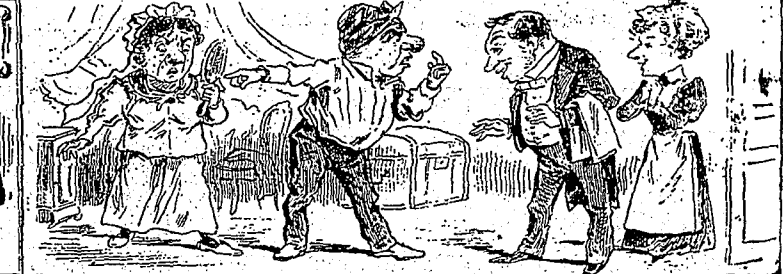
— Ce pays! ah! quelle magnifique végétation! j'y ai vu planter des aiguilles! eh bien, l'année suivante, il poussait des barres de fer!



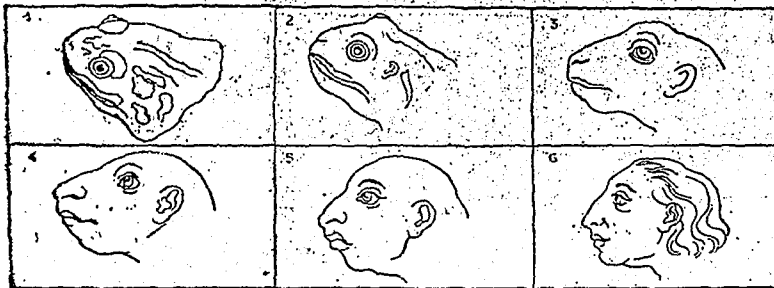
— Ça ne va pas, docteur!.. Je vais être obligé de cesser tout travail de tête..
— Vous êtes homme de lettres?
— Non, je suis coiffeur!



— Que dites-vous de mon "Rembrandt"?.. je l'ai eu pour un morceau de pain.
— J'allais le dire.. une croûte!



— Mais il est plein de moustiques, votre hôtel!
— Oh! à peine quelques rares spécimens comme couleur locale, pour convaincre nos voyageurs qu'ils sont bien à la campagne!..



Comme quoi l'homme descend de la grenouille.



— Votre cheval s'est tué, mais moi, je n'ai rien eu!..
— Imbécile!.. mais j'aimerais trois mille fois mieux que vous soyez mort.

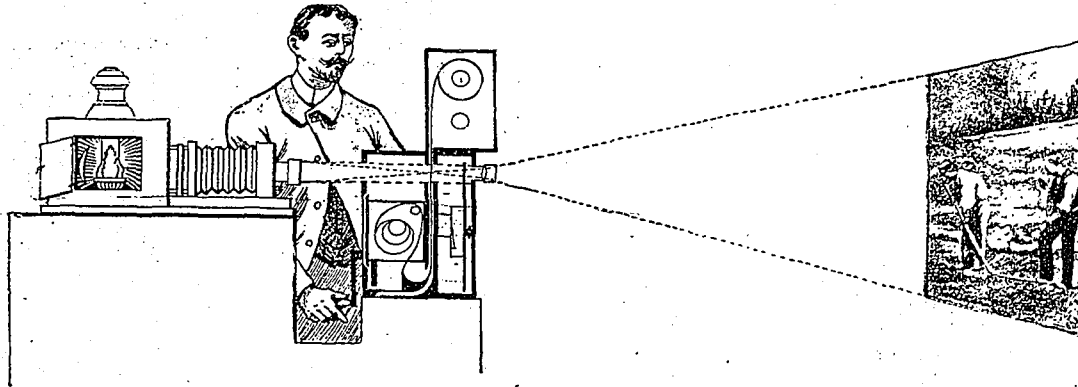


— C'qu'ils m'agacent avec leurs poésies: comme si il n'y avait pas assez de vers dessous, faut qu'ils en mettent encore dessus..



— Encore un jockey blessé! ça fait le troisième.
— Décidément, je crois que je finirai par m'y amuser aux courses.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE ET INDUSTRIELLE.

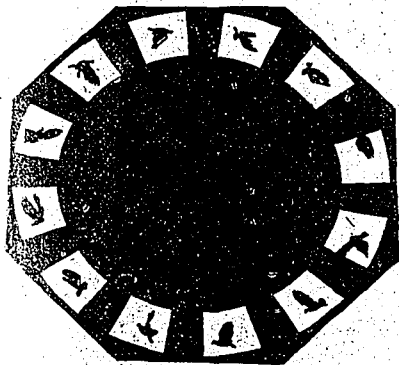


LE CINÉMATOGRAPHE.

Dernière venue des curiosités scientifiques de ce siècle, le cinématographe a toute une histoire. Sa découverte n'est point due au hasard; elle est le résultat d'une longue série d'observations et de tâtonnements.

Lorsque notre rétine perçoit un objet, l'image qui vient se peindre sur cette membrane persiste un instant, un dixième de seconde environ. Si donc dix fois par seconde on fait apparaître une image devant notre œil, nous perdons la notion de la discontinuité et nous voyons cette image continuellement présente.

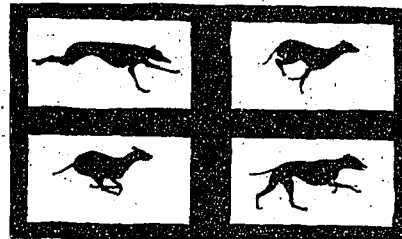
Supposez par exemple dix dessins successifs du trot du cheval pris en une seconde; si, en une seconde aussi, on les déroule devant nos yeux, les dix images se confondront en une seule qui, dix fois modifiée, donnera l'impression d'un mouvement continu.



Décomposition du vol d'un Pigeon.

Sur ce principe Plateau a réalisé, au commencement de ce siècle, son ingénieux *phénakistiscope*. Il percevait un disque de carton près de ses bords d'une couronne de petites fenêtres équidistantes. L'une des faces était noircie, l'autre portait une série d'images

représentant un animal en mouvement. On faisait tourner le disque sur son axe en face d'un miroir qui renvoyait les images à travers les fenêtres dans l'œil de l'observateur.



un écran.

Ce n'était pas encore bien commode ni pratique.

Il faut arriver à M. Marey pour voir réalisé le chronophotographe qui devait d'abord servir à des recherches scientifiques, et qui aujourd'hui, perfectionné par MM. Edison et Lumière, passionne le public sous les noms de kinétoscope et cinématographe.

Le cinématographe de Mr. Lumière, le plus perfectionné de ces appareils remarquables sert aux trois fins par lesquelles l'expérimentateur atteindra son but: prendre les images d'un mouvement, tirer le positif de la pellicule impressionnée, projeter la scène sur l'écran.

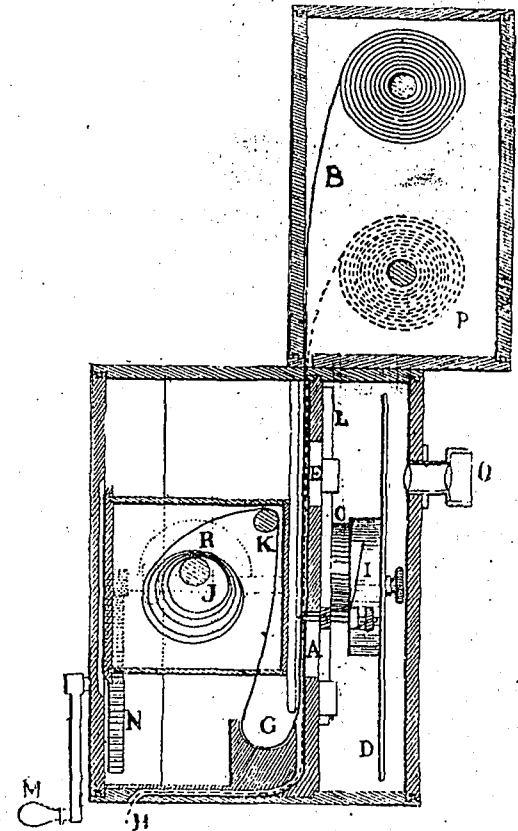
Pour prendre les images d'un mouvement, nous retrouvons le mécanisme du chronophotographe de Marey. Une pellicule enroulée en P se déroule, est saisie par les dents A qui l'amènent d'une manière régulière et intermittente au-devant de l'ouverture E, où elle s'impressionne à la lumière. De là, elle passe sur la tige K et s'enroule sur l'arbre J.

Tout ce mécanisme est actionné par la manivelle M.

Une fois le négatif pris, pour obtenir le positif, au lieu de se servir d'un châssis, on introduit une seconde bande P'. P et P' se dérouleront en même temps et on aura une bande pelliculaire positive qu'il reste à fixer.

Pour donner la représentation, le même instrument sert. On déroule la bande P'. On l'éclaire au moyen d'un foyer lumineux intermittent qui traverse la pellicule, passe par O et vient projeter la scène sur un écran où l'admirent les spectateurs.

Par efforts successifs, en tâtonnant, après presque un siècle de recherches, l'homme est arrivé à cet instrument perfectionné, qui donne à la vue l'illusion de mouvements réels.



LE CINÉMATOGRAPHE.



Professeur.—Mesdemoiselles au nombre de plus petits vertèbres an classe... on classe... (il cherche la page).

PENSÉES D'UN EMBALLEUR.

L'ivrogne lève le coude, le banqueroutier lève le pied, la danseuse lève la jambe, un témoin lève la main, le président lève la séance, un général lève le siège, l'imbécile lève le nez, le chien lève le gibier, le machiniste lève la toile, le matelot lève l'ancre, un sophisme lève les scrupules, l'argent les lève bien mieux, la foi lève les doutes, la nourrice lève son poupon, l'ingénieur lève un plan.

Interrogatoire :

—Accusé, vous avez abordé une jeune fille qui était tout en larmes sur un banc du Carré Viger ?

—Oui, monsieur le président.

—...Et sous prétexte de la consoler, vous lui avez volé sa montre, une vieille montre de famille.

—Je croyais que c'était un oignon qui la faisait pleurer.

Dans un magasin de nouveautés entre vendeur et acheteur :

—Que désire monsieur ?

—Une douzaine de mouchoirs.

—Et avec ça ?

—Avec ça ?... Avec ça, je me moucherai, parbleu !

Louis XII disait : " J'aime mieux voir mes sujets rire de mes économies que pleurer de mes prodigalités."



.... la souris....

Nos bons domestiques.

—Je vous prévienne, mademoiselle, que si vous entrez à mon service, il faudra, même quand vous sortirez, porter un bonnet.

LA BONNE, suffoquée.—Jamais de la vie, par exemple, si madame craint d'être prise pour sa femme de chambre, que madame en prenne une moins distinguée, que moi.

Boireau fait admirer à une jeune femme la délicatesse d'un camélia.

—C'est fort beau, en effet ; mais quelle singulière particularité : il sent l'ail !

—Non, murmure Boireau avec un sourire rectificatif, c'est moi-même.

Z... a un ruban à la boutonnière.

—Quel est ce ruban ? demanda quelqu'un.

—C'est celui d'une médaille de sauvetage.

—???

—Oui, il y a eu un incendie près de chez lui, et... il s'est sauvé.

Machinose, qui est excessivement vantard, dit à tout le monde qu'il prend ses repas chez les meilleurs restaurateurs.

L'autre jour, un de ses amis le surprit attablé dans un établissement à vingt-cinq cents.

—Quoi ! vous dans cette gargote ! s'écrie l'ami.

Machinose ne se démonte pas.

—Que voulez-vous, mon cher, on ne dîne tranquillement qu'ici.



1er Monsieur.—La nature présente souvent d'étranges cas.
2e Monsieur.—Dis.

1er Monsieur.—Voilà un Kangourou qui a une poche et rien à mettre dedans et une jeune fille qui a un mouchoir, des gants, un porte-monnaie et pas de poche pour les y mettre.



Les condamnés reconduits à la prison.

LE PROCÈS DE PRÉTORIA.

L'invasion du Transvaal par Jameson et sa bande, l'acte odieux de ces filibustiers à la solde de la Chartered Company, opérant pour le compte d'un groupe de financiers anglais, vient d'avoir un premier épilogue: les membres du "Reform Committee",—ce comité qui s'était constitué à Johannesburg sous le prétexte de poursuivre certaines réformes dans la législation et l'administration de la République sud-africaine, mais qui, en réalité, s'était exclusivement préoccupé de réunir l'argent et les forces armées destinés à faciliter à Jameson la conquête du territoire où les soi-disant "réformistes" recevaient l'hospitalité et avaient fait une colossale fortune—ont comparu devant la Cour d'assises de Prétoria. La Cour leur a appliqué la juste peine dont la loi punit le crime de haute trahison. Mais le président Kruger, dont la magnanimité a reçu l'approbation de tout le noble peuple boer, leur a fait grâce. C'est le 24 avril que se sont ouverts à Prétoria, capitale de la République sud-africaine, les débats de ce passionnant procès.

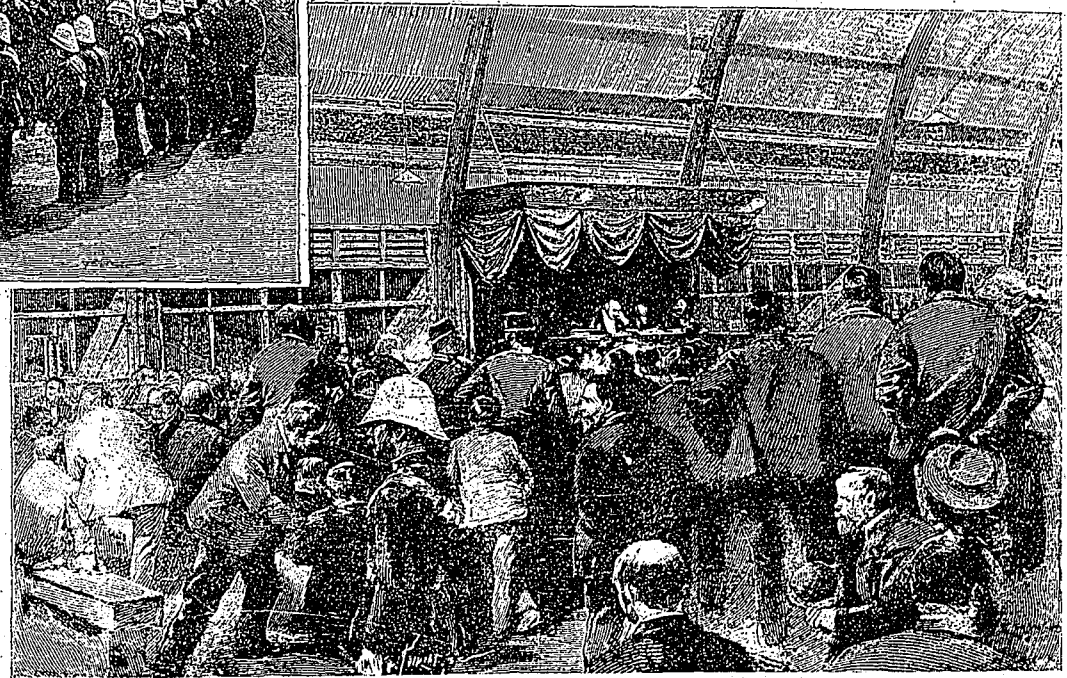
Aucune salle du palais de Justice de Prétoria n'étant assez vaste, la Cour d'assises appelée à juger les membres du Comité des réformes a siégé dans le vaste hall du marché couvert. Les tables sur lesquelles les locataires ordina-

res du marché étalaient leurs marchandises avaient été enlevées. Adossée à un des murs, une estrade avait été élevée, surmontée d'un dais de couleur verte. Le juge président, M. Gregorowski, y avait pris place. A gauche, les bancs occupés par les accusés, que surveillaient les policemen en grande tenue; à droite, les chaises destinées au jury; en face, les bancs des témoins. Des sièges étaient réservés aux dames, venues très nombreuses, en riantes toilettes, et au public muni de cartes spéciales.

Les débats furent conduits avec une impartialité, avec un haut sentiment de la justice, auxquels les accusés eux-mêmes ont rendu hommage.

Les membres du "Comité des réformes" furent, après le prononcé de la sentence, conduits, escortés par la police à cheval, à la prison de Prétoria—un vaste bâtiment aux murs bas, à l'aspect sinistre, où ils furent, en attendant la clémence du président Kruger, enfermés, et soumis au régime ordinaire des condamnés.

La clémence du président Kruger ne se fit pas attendre. Il a commué en une forte amende la peine de mort prononcée contre les quatre principaux coupables; et, le 31 mai, il a fait remettre en liberté tous les autres condamnés, à l'exception de deux d'entre eux qui avaient refusé de signer un recours en grâce; enfin il a suspendu le bannissement pour tous ceux qui s'engageront à ne pas intervenir dans les affaires de la République pendant trois mois.



L'audience.

DEVINETTES.



Le papa est là et il n'a pas l'air content.

Un mathématicien du XVIII^e siècle, le célèbre Bossut, était à toute extrémité. Sa famille l'entourait et lui disait les choses les plus touchantes ; mais il ne donnait plus aucune marque de connaissance.

Un de ses amis, le voyant dans ce triste état, dit à sa famille : " Attendez, je vais le faire parler."

Bossut, quel est le carré de douze ?

—Cent quarante-quatre, répondit aussitôt le moribond.

Ce furent ses dernières paroles.

Toto voit son père en tenue de cérémonie, habit et cravate blanche, qui s'apprête à sortir par un temps de neige.

TOTO.—Où vas-tu, dis papa ?

LE PÈRE.—Mon enfant, je vais à un enterrement où je dois tenir les cordons du poêle.

TOTO.—Est-ce que c'est un poêle à pétrole.

Le rôle des organes des sens, d'après Bébé :
Les yeux, c'est pour pleurer.
La bouche, c'est pour parler.
Le nez, c'est pour se moucher.
Les mains, c'est pour jouer.
Et les oreilles, c'est pour... rougir !

—Vous savez, Mme de X... est de retour. Elle a passé tout l'été dans sa ferme en plein pâturage.

—Ah ! la pauvre femme ! c'est donc pour cela qu'elle a tant mûri cette année.



Où est le petit frère de cette jeune fille ?



Pas-habile le gardien de nuit ! Il y a deux voleurs et il n'en a pris qu'un, alors que l'autre est sous son nez.

Rue....., huit heures du soir.

Un gamin, pas plus haut que ça, se tient dans l'angle d'une porte et fait de vains efforts pour atteindre le bouton de la sonnette.

Un passant s'arrête, comprend, s'approche et, charitablement tire le bouton.

Alors le gavroche :

—Merci, m'sieu...

Et, riant aux éclats, il détale à toutes jambes.

Aujourd'hui, tout le monde pose. L'homme propose, la femme dispose, l'industrie expose, le gouvernement impose, le commerce dépose, les consciences composent et les grands hommes reposent.

—C'est de notre récolte, ce bon petit vin-là, vous ne l'appréciez pas ?

—Si fait, dans la salade.

Un paysan consulte un avocat sur son affaire. Après l'avoir examinée, l'avocat lui dit :

—Ton affaire est bonne.

Le paysan paye et dit :

—A présent, monsieur, que vous êtes payé, dites-moi franchement si vous trouvez ma cause aussi bonne qu'auparavant ?

LE SON DU

PIANO KARN



Est d'une beauté rare, qui, se continuant avec force, les notes sont repercutées claires, vibrantes, le velouté charme l'oreille des plus délicats. Venez voir à notre magasin le modèle 1'96 et vous informer de nos prix.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

THIBAULT & SMITH

1687 Rue Notre Dame



FAUSSES DENTS sans PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleurs chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste

20 Rue St-Laurent

Tel. Bell 2018 MONTREAL

LA LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE

Livres religieux, d'histoire, de sciences, de littérature, etc., etc., neufs et d'occasion. Nous importons d'Europe dans le plus bref délai, tous les ouvrages qui nous sont demandés. Livres Canadiens—Rebures de tous genres. Achat de Livres, lots de Livres et de Bibliothèques. Echanges de Livres.

U. ARCHAMBAULT

1617 Rue Notre Dame

Tel. Bell 1990

Catalogue expédié franco.

Fumez.....

LES

Cigares et les Cigarettes

CRÈME DE LA CRÈME ET

LAFAYETTE

De J. M. FORTIER

ROMEO PREVOST & CIE,

Comptables Auditeurs,

Liquidateurs et Fidei-Commissaires,

ARGENT A PRETER,

Achats de Debentures Municipales.

Batisse des Chars Urbains,

CHAMBRES Nos. 41 et 42.

TELEPHONE BELL No. 815.

MONTREAL.

N. LÉVEILLÉ

Marchand Tailleur

Employé pendant 18 ans à la maison L. C. DeTonnancourt.

138½ RUE ST. LAURENT

MONTREAL

Toujours en magasin un grand assortiment de Draps, Casimirs, Tweeds de première qualité et de Patrons les plus nouveaux.

R. WILSON SMITH

Courtier en Valeurs

de Placement

ACHETE ET VEND : Débentures Municipales, Bons du Gouvernement et Actions de Chemin de Fer, Valeurs de première classe convenables pour placements en fidéi-commis. TOUJOURS EN MAINS.

1724 Notre-Dame, Montreal.

E. PROVOST

MANUFACTURIER DE

POELES DE CUISINE EN ACIER SOLIDE

LES MIEUX FAITS D'APRÈS UN NOUVEAU MODÈLE.

No. 1018 Rue Amherst,

COIN DE LA RUE RACHEL

MONTREAL

LA COMPAGNIE DE



Photogravure Commerciale

A. S. BRODEUR, Dessinateur,

1560 Rue Notre Dame Montreal

Directeur-Gérant.

Gravures et Dessins pour Livres, Journaux ; pour l'Industrie et le Commerce, pour Factures ;
Cartes d'Affaires, Prospectus, Programmes, Affiches, Menus, etc., etc.



83, Rue Wolfe, 83

MONTREAL.

Champagne 'Couvert'

Le Meilleur Champagne



Importé au Canada

En Vente Partout, Essayez-le

SEULS AGENTS AU CANADA :

LAPORTE, MARTIN & CIE.

Epiciers en Gros, - MONTREAL.

Tout amateur devrait fumer les Cigares et
Cigarettes.

Aberdeen 10 cts.

Little Buck 5 cts.

Les meilleures marques du Canada

EN VENTE PARTOUT

Manufacturées par la

Blackstone Cigar Factory,

1200, 1202, 1204 Rue St. Laurent

MONTREAL.

THEO. A. GROTHE,

Horloger - -

et Bijoutier

EN GROS ET EN DETAIL

95½ rue St. Laurent,

MONTREAL